

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

D.D.C.

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées. Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre ; bureau de la presse, Bordeaux. » Les manuscrits ne sont pas rendus.

Guillaume II

Personne n'ignore en France que l'empereur allemand (il ne faut pas dire empereur d'Allemagne) est le chef suprême de l'armée. Ce que l'on sait moins, dans notre pays, c'est que Guillaume II, en matière de guerre et de paix, est un autocrate, qu'il ne doit de comptes à personne, et qu'il possède ainsi le droit de vie ou de mort sur quatre ou cinq millions d'Allemands. Les souverains confédérés, ses égaux, qui règnent en Bavière, Saxe, Wurtemberg, Bade, Mecklembourg, etc..., peuvent lui donner des conseils mais ne lui demandent pas de les suivre. Ils n'abusent pas, d'ailleurs, de la permission, étant souvent rabroués. Quant au Reichstag, c'est une ombre de Parlement dérisoire, bon à voter des crédits, qui tient les cordons de la bourse mais ne songe guère à les nouer. S'il rechigne, on se passe de son consentement et le peuple applaudit.

Cet homme, qui verse des torrents de sang, par orgueil ou par caprice, il est intéressant de le connaître tel qu'il est :

On le représente parfois comme un Lohengrin au casque d'argent et d'or, parfois comme un Attila farouche et lançant ses hordes. En réalité, Guillaume II est un indécis mystique, dénué de jugement et de volonté, à la merci de conseillers irresponsables dont il ne connaît que les flatteries. Aveuglé par son amour de l'encens, l'empereur s'est complu pendant toute sa jeunesse dans un milieu de courtisans louches et pervers qui l'entouraient d'une adoration presque féminine. Réunis à Liebenberg, autour du trop fameux comte d'Eulenburg, ces androgynes malsains, qui s'intitulaient eux-mêmes les *Chevaliers de la Table Ronde*, formaient autour de Guillaume II un rempart, l'adulaient, ne laissant filtrer jusqu'à l'empereur, ni vérité, ni lumière.

C'est à Frédéric-Guillaume IV que Guillaume a été le plus souvent comparé, à ce rhéteur couronné qui cachait sous des phrases grandiloquentes son absence d'énergie et qui dut, en 1848, coiffer sa tête d'un bonnet rouge et saluer les morts populaires pour calmer la foule en fureur.

Mêmes dons, même brillant, même incohérence, même faiblesse morale. Edouard VII a prononcé le mot définitif sur le compte de l'impérial déséquilibré. Interrogé par un amiral au sujet des fantaisies turbulentes de son neveu, le grand roi anglais laissa tomber ces paroles :

— C'est un valeureux polltron.

Ce mot contient l'explication de la guerre. Attaqué sans cesse depuis cinq ans par les pangermanistes haineux, traité par eux de « timide », Guillaume II

voyait depuis longtemps la faveur et l'admiration des officiers supérieurs se détourner de lui et s'en aller à son fils aîné, fantoche brillant ou pantin décoratif entre les mains de quelques ambitieux sans scrupules. On tirait des parallèles ; on saluait dans l'héritier de la couronne l'espoir de l'Allemagne. Avec une insolence perfide c'est entre ses mains inhabiles qu'on affectait de remettre les destinées de l'empire. Devant cette popularité grandissante, Guillaume souffrait, rageait, jalousait son successeur. C'est de tradition dans sa famille.

Arriva la crise prévue par tous. L'empereur hésitant était en croisière. Quelle aubaine ! Sur son yacht *Hohenzollern*, Guillaume II se repose. Il s'informe, mais d'une oreille distraite. Quand l'empereur allemand revint en toute hâte, le mal était fait. Il aurait pu cependant, s'il avait compris son devoir et sa responsabilité terrible, s'arc-bouter, résister, détruire par un acte énergique la trame tissée par les conseillers du kronprinz.

Il n'osa pas. *L'impérial dilettante eut peur d'être traité de peureux.*

Du moins ce passé récent et néfaste est-il pour l'avenir un garant et un réconfort. Les mêmes hésitations nous les retrouverons bientôt sur notre chemin, venant du même homme et ce n'est pas d'un front d'airain qu'il saura braver l'infortune. Déjà dans toutes ses proclamations à son peuple perce le secret remords de la responsabilité encourue par sa faiblesse. Il se raccroche sans cesse à Dieu, comme à la ressource suprême, à cette Volonté dont il n'est pas sûr, et qui peut-être, dans sa propre conscience, le désavoue.

L'usine de guerre allemande est en marche ; mais l'ingénieur en chef, incomparable metteur en scène, musicien médiocre, peintre sans talent, architecte sans style, général sans autorité, dilettante critiqué par tous les professionnels, a tout abordé, mais sans jamais rien approfondir. D'une intelligence prime-sautière et superficielle, il connaît tous les métiers sauf le sien. Son manque de coup d'œil et sa connaissance imparfaite du cœur humain sont légendaires en Allemagne.

Quand nos soldats s'élançent à la baïonnette, quand ils fusillent l'ennemi derrière un pli de terrain, ménagers de leur vie par amour du pays, mais toujours prêts à la sacrifier, ils mettent en désarroi l'esprit inconstant et la volonté fragile du César pangermanique, ils abrègent la guerre, ils préparent la paix glorieuse, ils sauvent la France de la plus barbare des dominations. Qu'ils humilient par leur héroïsme l'empereur au crâne pointu, aux bajoues tombantes, cachant une immense lassitude sous une surface d'orgueil, le Maître devenu sanglant pour échapper au ridicule. Ses mains tremblent déjà devant le destin, et son énergie chancelle.

Encore un effort. En avant ! La paix suivra de près la victoire !

Charles BONNEFON.

SITUATION MILITAIRE

(7 septembre 1914)

Une action générale s'est engagée hier sur une ligne passant par Nanteuil-le-Haudoin, Meaux, Sézanne, Vitry-le-François et s'étendant jusqu'à Verdun. Grâce à une action très vigoureuse de nos troupes, puissamment aidées par l'armée britannique, les forces allemandes qui s'étaient avancées jusque dans la région de Coulommiers ont dû reculer. Aujourd'hui, les armées alliées ont encore progressé sans que l'ennemi s'y soit énergiquement opposé.

Dans la région de Verdun, par suite d'alternatives d'avance et de recul, la situation générale est restée inchangée, tandis que dans les Vosges nous avons remporté quelques succès partiels.

À Paris, les éléments de la défense avancée ont livré dans le voisinage de l'Ourcq des combats dont l'issue a été favorable.

La place de Maubeuge, soumise à un bombardement extrêmement violent, résiste héroïquement. Le Ministre de la guerre a adressé au Gouverneur la dépêche suivante :

Au nom du Gouvernement de la République et du pays tout entier, j'envoie aux héroïques défenseurs de Maubeuge et à sa vaillante population l'expression de ma profonde admiration. Je sais que vous ne reculerez devant rien pour prolonger la résistance jusqu'à l'heure, que j'espère prochaine, de votre délivrance.

D'autre part, le Commandant en chef a cité à l'ordre des armées le Gouverneur de Maubeuge pour sa belle défense.

Sur le théâtre d'opération austro-russe, douze divisions de l'armée autrichienne de Lemberg ont été complètement détruites. Cet événement semble menacer les communications d'une seconde armée autrichienne qui opérait dans la région de Lublin (Pologne russe). Cette dernière, qui a d'ailleurs subi de grosses pertes, reste sur la défensive, et certains de ses corps ont battu en retraite.

FRANCE ET ESPAGNE

Le lieutenant général, marquis de Valtierra, le nouvel ambassadeur d'Espagne en France, a été reçu par le Président de la République en audience solennelle.

En remettant ses lettres de créance au Président de la République, M. le lieutenant général, marquis de Valtierra, a prononcé les paroles suivantes :

Monsieur le Président,

Au moment de vous remettre les lettres royales par lesquelles S. M. le roi d'Espagne, mon Auguste Souverain, a daigné m'accréditer comme son ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le gouvernement de la République française, c'est un très grand honneur pour moi que de pouvoir réitérer une fois de plus

à Votre Excellence ses sentiments de cordiale amitié et de constante affection pour la nation française, et de considération personnelle pour le chef de l'Etat, sentiments partagés par son gouvernement et le peuple espagnol.

Les relations traditionnelles qui lient nos deux nations, unies encore davantage par la mission commune qu'elles réalisent au nord de l'Afrique, sont profondément appréciées par le peuple espagnol, qui souhaite ardemment que la noble nation française puisse continuer dans le sein d'une paix bienfaisante son développement progressif. Plaise au ciel que l'Espagne puisse contribuer à accélérer cet heureux moment.

Sa Majesté, se souvenant sans doute de la mission élevée que j'ai eu l'honneur de remplir à vos ordres l'année dernière, et à ceux de M. Loubet quelques années avant, a cru devoir m'accorder le grand honneur de le représenter, Lui et la nation espagnole, auprès du gouvernement de la République.

J'ai pu, au cours de ces agréables missions, apprécier les grandes et remarquables qualités qui parent les chefs de l'Etat français, et votre sympathique bienveillance a éveillé chez moi des sentiments d'une respectueuse et réelle affection. Que ces sentiments soient le gage de la volonté ferme que je tiens à démontrer dans l'accomplissement de ma tâche, qui aura pour but de maintenir et développer encore davantage les bonnes relations qui existent si heureusement entre nos deux pays.

Pour accomplir cette mission, je ne doute pas, Monsieur le Président, que je pourrai compter avec votre haute bienveillance et avec le précieux concours du gouvernement français.

Et je termine, Monsieur le Président, en remettant entre vos mains les lettres qui mettent fin à la mission de mon digne prédécesseur, le marquis de Villa-Urrutia.

M. le Président de la République a répondu en ces termes :

Monsieur l'Ambassadeur,

Je suis très heureux de recevoir de vos mains les lettres par lesquelles Sa Majesté catholique vous accredité auprès du gouvernement de la République.

Je suis profondément touché de la délicate attention qu'a eue votre Auguste Souverain de choisir pour La représenter en France un homme éminent avec qui j'ai eu le plaisir de nouer des relations personnelles, et dont j'ai pu apprécier les hautes qualités.

Je sais, Monsieur l'Ambassadeur, quels sont vos sentiments pour la France; je sais qu'ils reflètent exactement ceux de la noble nation espagnole; je sais en particulier qu'ils sont en parfaite harmonie avec ceux de S. M. le roi Alphonse XIII, qui n'a cessé de donner à mon pays les témoignages de sa fidèle amitié.

Je vous remercie des vœux que vous formez pour le rétablissement de la paix. La France n'a pas voulu la guerre; elle a tout fait pour l'éviter; elle a maintenant le devoir de la poursuivre avec ses alliés jusqu'à la victoire et jusqu'à la réparation du droit.

Je vous prie de vouloir bien être auprès de Votre Auguste souverain l'interprète de ma reconnaissance et de mon affection, et de lui transmettre mes souhaits les plus sincères pour la prospérité de l'Espagne.

Le général marquis de Valtierra, est, comme nous l'avons dit hier, un ami personnel du roi Alphonse XIII, et sa désignation comme ambassadeur prend dans les circonstances actuelles une signification qui n'échappera à personne.

Le marquis de Valtierra a rejoint lundi Paris où son souverain tient à le voir maintenir le siège de l'ambassade d'Espagne.

Alphonse XIII a obéi à une délicate pensée en décidant que son ambassadeur devait, comme celui des Etats-Unis, rester à Paris pendant les événements actuels. Leur rôle y sera des plus importants, et ils seront, pour l'opinion publique de leurs pays, pour l'opinion universelle, de précieux témoins dont l'impartialité sera au-dessus de tout soupçon.

NOUVELLES MILITAIRES

La bataille s'engage

Une action générale est engagée sur une ligne passant par Nanteuil-le-Haudouin, Meaux, Sézanne, Vitry-le-François et s'étendant jusqu'à Verdun.

Grâce à une action très vigoureuse de nos troupes, puissamment aidées par l'armée britannique, les forces allemandes qui s'étaient avancées avant-hier et hier jusque dans la région de Coulommiers, La Ferté-Gaucher, ont dû, dans la soirée d'hier, marquer un mouvement de recul.

La victoire des Russes en Autriche

Douze divisions de l'armée autrichienne de Lemberg ont été complètement détruites.

En Galicie, trente locomotives et de nombreux wagons sont tombés entre les mains des Russes. La gare de Lemberg était encombrée de trains surchargés de munitions de guerre, de dynamite, de benzine et de médicaments. Les troupes russes se sont emparées de la gare avec une telle rapidité que l'ennemi a abandonné un train et trois automobiles qui étaient sur le point de partir.

Une seconde armée autrichienne qui opérait sur le front Krasnostav-Opole (région de Lublin) a subi de très grosses pertes; elle se tient maintenant sur la défensive et a par endroits battu en retraite.

Le 10^e corps autrichien a fait une tentative pour enfoncer le front russe, mais il a été repoussé violemment et poursuivi. Les Russes ont fait 5,000 prisonniers.

Les troupes russes ont intercepté des papiers d'où il ressort que les généraux autrichiens réclament d'urgence du secours des Allemands.

Les canons autrichiens pris par les Serbes

Une partie des canons autrichiens capturés par l'armée serbe est arrivée à la forteresse de Nisch. Un autre convoi de canons ennemis a été envoyé à Kragujevac. Le reste des canons est à Belgrade.

L'inventaire de tout le matériel d'artillerie pris aux Autrichiens sera publié incessamment afin de montrer effectivement l'importance des captures d'artillerie faites par les troupes serbes et démenties par les fameuses dépêches de source allemande.

Frais d'hospitalisation des officiers blessés

Les officiers blessés ou malades, quand le certificat d'origine réglementaire de blessure ou de maladie ne pourra être établi, seront, à titre exceptionnel, dispensés du remboursement des frais d'hospitalisation, sur production d'un certificat établi, sous sa responsabilité, par le médecin chef de la formation sanitaire ou de l'hôpital du territoire, et constatant que les blessures ont été reçues ou les maladies contractées en service commandé.

Le fonctionnement des Conseils de guerre

A titre provisoire et pendant la durée de la guerre, les conseils de guerre aux armées peuvent fonctionner dans les conditions ci-après : pour juger, en cas de flagrant délit, les militaires et assimilés, les individus employés à quelque titre que ce soit dans l'armée ou autorisés à la suivre en vertu de permissions, ainsi que les prisonniers de guerre.

Les complices de ces individus sont également justiciables des conseils de guerre spéciaux.

Les conseils de guerre spéciaux sont constitués, sur l'ordre du général, commandant en chef des armées, aux quartiers généraux des armées et corps d'armée dans les divisions, brigades, régiments ou unités formant corps de la force d'un bataillon ou moins.

Les jugements rendus par les conseils de guerre spéciaux ne sont susceptibles ni de recours en révision, ni de pourvoi en cassation.

Humour alsacien

"Nous manquons de fumier"

C'était dans une petite commune de la Lorraine annexée, quelques années après la guerre de 70.

Le Statthalter ou gouverneur impérial — M. de Manteuffel — avait annoncé sa visite. Il arriva dans un équipage somptueux, entouré de tout un état-major : jamais l'humble commune de X... n'avait vu tant de personnages officiels !

Les notabilités de l'endroit étaient rangées devant la mairie et M. le Maire — qui ne savait pas un mot d'allemand — dut souhaiter, en français, la bienvenue à M. le Gouverneur. A la fin de son discours, qu'il fit aussi bref que possible, il lui dit :

— Et maintenant nous aurions une prière à vous adresser, monsieur le Statthalter.

— Laquelle? je tâcherai de l'exaucer.

— Eh bien, voilà ! nous serions très désireux d'avoir en garnison, ici, un régiment de cavalerie, ou tout au moins un dépôt.

— Accordé ! répondit le Statthalter avec enthousiasme. On ne m'a guère habitué, en Alsace-Lorraine, à des demandes de ce genre et je vois dans la votre une marque de loyalisme qui me fait le plus vif plaisir... Mais entre nous, pourquoi tenez-vous particulièrement à avoir un régiment de cavalerie ?

— Je vais vous le dire, monsieur le Statthalter... c'est parce que nous manquons de fumier.



LE TABLEAU D'HONNEUR

Sont inscrits au tableau spécial pour la Légion d'honneur et la médaille militaire :

Pour chevalier de la Légion d'honneur. — Le capitaine Burg, à l'état-major de la 48^e brigade d'infanterie ; grièvement blessé au combat de Flaba.

Le lieutenant Campagne, pilote d'aéroplane ; grâce à un atterrissage audacieux, en pleine forêt, a sauvé son observateur, assuré la transmission du renseignement qu'il rapportait et déposé pendant toute une journée la poursuite d'un parti de cavalerie ennemie.

Le lieutenant Bellomère, au 22^e régiment de dragons ; grièvement blessé (combat du 26 août), en mettant sa section de mitrailleuses en batterie sous un feu violent.

Le lieutenant de Bazelaire de Rupières, au 11^e régiment de chasseurs à cheval ; a exécuté avec la plus brillante hardiesse une reconnaissance au milieu des lignes ennemies. A été blessé et a tenu à faire son rapport avant d'aller se faire panser.

Pour la médaille militaire. — Le cavalier Prudhomme, au 14^e régiment de chasseurs à cheval ; grièvement blessé, n'en assura pas moins lui-même, malgré l'ennemi, la transmission d'un renseignement urgent.

La prise d'un drapeau allemand.

Nous avons annoncé hier qu'au cours d'un combat très violent engagé le 27 août entre une division française et un corps allemand, les soldats Broussard et Turcot, du 137^e d'infanterie, ont enlevé le drapeau du 28^e régiment d'infanterie allemand. En récompense de ce brillant fait d'armes, le président de la République a décoré de la Légion d'honneur le drapeau du 137^e régiment d'infanterie.

En même temps, les soldats de 2^e classe, Broussard, de la 4^e compagnie du 137^e, et Turcot, de la 5^e compagnie ont reçu la médaille militaire. Le décret leur conférant cette haute récompense est ainsi libellé : « Ont, au cours du combat du 27 août 1914, pris le drapeau du 28^e régiment d'infanterie allemand. »

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



Les Enrôlements volontaires à Paris. — Après un court repos, l'hôtel des Invalides a repris son animation de la semaine précédente, la place de Paris ayant de nouveau autorisé les volontaires à venir contracter des engagements.

Des sept heures du matin, l'esplanade était pleine d'une foule remplie d'entraîn. Étrangers de différentes nationalités, jeunes et vieux, attendaient leur tour pour passer le conseil de révision. Les étrangers ont été renvoyés à d'autres jours.

Les Suisses sont convoqués pour mardi ; les étudiants portugais, tous étudiants en médecine, ont été invités à se présenter à la Croix-Rouge, qui pourra utiliser leurs services. Seuls, les volontaires français ont été examinés. Les ajournés de la classe 1914, désireux de servir dans les bureaux, ont été examinés les premiers.

Les anciens sous-officiers ont ensuite passé le conseil de révision. Ceux qui ont été reconnus aptes à contracter un engagement volontaire, seront convoqués à leur domicile. Ils instruiront les jeunes recrues. Enfin, de nombreux soldats de l'armée auxiliaire, désireux de prendre du service, ont été examinés.

Le « Boulevard des Belges » à Paris. — Le Conseil municipal de Paris a été saisi d'une pétition portant 40,000 signatures, déposée par M. Léopold Bellan, tendant à donner le nom de boulevard des Belges à l'une des principales voies de la capitale, afin de rappeler toujours aux Parisiens l'héroïque défense de nos amis contre l'invasisseur.

A l'Institut de France. — La séance des cinq Académies qui composent l'Institut de France continuera sans interruption pendant toute la durée de la guerre. Il en fut de même en 1870-1871. Les académiciens affirment à ce moment le principe que toute modification ne serait apportée au fonctionnement normal des travaux académiques.

Lundi après-midi, l'Académie des sciences a tenu, au palais Mazarin, sa séance hebdomadaire sous la présidence de M. Paul Appell, président de la savante Compagnie, entouré de MM. Edmond Perrier, vice-président, et Gaston Darboux, secrétaire perpétuel.

Le service des travaux de la marine installé à Toulon. — Tandis que le ministre de la marine se rendait à Bordeaux avec l'état-major général, l'important service de la direction militaire des services des travaux, ayant à sa tête le vice-amiral Ganohet, venait s'installer à Toulon, où l'ancienne école des torpilles lui a été affectée.

Une autre section du ministère a été dirigée sur Rochefort.

Le couronnement de Benoît XV. — Dimanche a eu lieu à la chapelle Sixtine, le couronnement colénel du pape, en présence du corps diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège, des membres de l'ordre militaire de Mérite, de l'ordre du Saint-Sépulchre des délégations des diocèses de Gênes et Bologne, et des frères et sœur de Benoît XV, réunis dans une tribune spéciale.

Le pape a été très applaudi. Les clairons d'argent ont joué l'hymne pontifical. Dans le cortège, on remarquait les hauts dignitaires de la cour papale, les patriarches, les archevêques, les évêques orientaux. Les annonciateurs en chape rouge portaient la tiare sur un coussin et les mitres précieuses.

Le pape sur la « Sedia gestatoria », entouré des « Flabelli » portant le « pluvial » blanc et la mitre, étant arrivé à l'autel, a dit les prières de la messe. Le doyen de l'ordre des diacres, le cardinal Della Voie, a imposé la tiare à Benoît XV en prononçant la formule rituelle : « Accipe tiaram a (Reçois la tiare). Le pape a donné la bénédiction apostolique.

Le pape sur la sedia gestatoria, est rentré dans ses appartements au milieu des applaudissements des assistants.

La vie publique à Pétersbourg. — Après un mois de guerre, la vie publique, à Pétersbourg (Saint-Petersbourg), n'a subi aucun changement.

Les institutions de l'Etat et les institutions privées fonctionnent comme par le passé, leur personnel étant peu éprouvé par la mobilisation. Étant donnée l'abondance des réservistes, le gouvernement russe exempta, en effet, presque tous les fonctionnaires des différents services publics.

Dans toutes les écoles, les cours ont recommencé dans des conditions normales. Le commerce intérieur marche avec la

même intensité, et la vie domestique est aussi facile, grâce à la baisse sensible des prix de diverses denrées alimentaires qui, ne pouvant être exportées, restent en énorme quantité pour les besoins du pays.

Les opérations des Caisses d'épargne qui constituent la meilleure indication sur l'état d'esprit du public, n'ont subi aucune réduction, et à l'heure actuelle tous les dépôts qui avaient été réclamés, sont rentrés.

Les Elections en Suède. — La campagne morale bat son plein actuellement en Suède. Les élections, pour la seconde Chambre, auront lieu dans peu de jours.

Dans les différents meetings, la discussion s'étend aussi à la politique extérieure de la Suède. Les leaders de tous les partis ont été unanimes à approuver la politique de neutralité absolue que le gouvernement suédois a proclamée au début de la guerre et qu'il s'est déclaré résolu à maintenir rigoureusement.

Le premier prisonnier allemand. — L'honneur d'avoir fait le premier prisonnier allemand revient sans doute à la brigade de douanes mobilisées de Chèvremont (territoire de Belfort), qui occupait le poste de Reppe à l'extrême frontière. Cette brigade y était en surveillance le 2 août, lorsque, à midi et demi elle fut prise à revers par une patrouille de dragons allemands.

Ceux-ci furent reçus à coups de fusil. L'un d'eux, désarmé et blessé, fut fait prisonnier par le brigadier Bize.

Pour le premier soldat russe qui entrera à Berlin. — Le tsar a promis une récompense de 50,000 roubles (130,000 fr.) au soldat russe entrant le premier à Berlin.

246 navires ennemis capturés. — L'amirauté britannique vient de publier la liste complète des navires allemands et autrichiens pris par les flottes alliées anglaise, française, russe. D'après cette liste, on compte comme navires capturés 196 allemands, 16 autrichiens; en outre, 34 allemands sont dans le port d'Anvers.

Procédés allemands. — Les Allemands, qui n'hésitent devant aucun procédé, même les plus réprouvés par les lois de l'honneur ont fait une commande de 500 uniformes belges (type garde civique), afin de se déguiser et de tromper l'adversaire. Ils avaient déjà essayé de faire usage d'uniformes belges, d'abord pour pénétrer dans Liège et en assassiner le gouverneur, puis pour occuper par surprise un fort d'Anvers. Le stratagème ne leur réussit d'ailleurs pas, car ils furent anéantis.

L'Autriche ne peut emprunter. — La « Nouvelle Gazette » de Zurich apprend que l'Autriche s'est adressée à l'Allemagne et à des banquiers en vue d'un emprunt; sa demande a été repoussée.

Les échanges de civils captifs. — On a annoncé de d'accord avec la France et l'Allemagne, le Conseil fédéral suisse a décidé de rapatrier au fur et à mesure un nombre égal de soldats français et allemands de même grade, et qu'en vertu de cet accord deux soldats français et deux soldats allemands auraient été déjà renvoyés de Suisse dans leur pays.

En réalité, il existe des conversations déjà assez avancées pour l'échange de sujets des deux pays belligérants restés bloqués et captifs de part et d'autre, mais en ce qui concerne les échanges de prisonniers, les conversations sont à peine engagées.

En Albanie. — Le prince Guillaume de Vied a pris la fuite. Il est actuellement à Venise, d'où il rentrera sans doute en Allemagne. Personne ne le regrettera, car cet Allemand n'avait su acquiescer en Albanie ni par popularité ni sympathie.

Les insurgés, devant lesquels il a fui, sont entrés le 5 septembre à Durazzo. A leur arrivée, un cortège s'est formé et a parcouru la ville au son des clairons. Leur chef, Mustafa-Pacha, a pris possession du gouvernement.

Leur Arrogance. — Voici un petit fait qui démontre l'arrogance insolente des Allemands :

« Depuis quelques années, très régulièrement, un viticulteur d'un petit village du Gard vendait sa récolte de raisins à un propriétaire prussien. En juillet de l'année dernière, le viticulteur écrivit à son acheteur pour lui demander s'il avait été convenu en principe, comme il avait été convenu en principe, de vous en préoccuper pas, lui fut-il répondu. Cette année, c'est nous qui ferons les vendanges en France et dans votre Midi ! » Le Prussien s'est vanté. Ce que les barbares récolteront chez nous, c'est toute autre chose que les fruits de notre terre... »

Épisodes.

LA BATAILLE DE NORDLINGEN

Avant la nuit, Bernard reçut l'ordre de franchir le Rhin avec son régiment.

Une joie infinie l'enchantait à la pensée des deux cent cinquante mille hommes échelonnés depuis la mer Ionienne, sud italien, jusqu'aux bouches de l'Elbe, nord germanique. Tel qu'une vague de ce grand flot humain, gonflé d'idées libres et de désirs glorieux, il avançait au trot de son cheval turc, parmi les dix mille dragons de Murat, occupés à paraître devant tous les débouchés de la Forêt-Noire, et renforçant ainsi l'erreur de l'ennemi, qui, d'Ulm, tirait ses tentacules de cavalerie à travers les gorges hérissées de sapins.

Derrière eux, la garde impériale et le 7^e corps de Lannes (divisions Suchet, Gazan, grenadiers d'Oudinot) tenaient la route de Strasbourg à Stuttgart, comme si l'armée tout entière allait descendre au Danube par le midi de la Souabe, alors que les marches dérobées des IV^e, VI^e, III^e corps tournaient, au nord, cette région, le Rhin ayant été franchi entre Lauterbourg et Mannheim sous les ordres de Ney, Soult, Davout.

Bernard Héricourt s'amusa de savoir cela, de ne le laisser point deviner aux uhlans, dont les lances dépassaient partout les plis de terrain.

Il reconnut les housards hongrois dans le val, qu'une maison forestière désignait aux investigations des éclaireurs. C'étaient de maigres hommes aux joues creuses, avec des pelisses en peaux de loup et des colbacks verts garnis de plaques argentées. Les deux partis s'arrêtèrent. On arma les carabines. Le sous-lieutenant Nondain fut envoyé à la tête de huit dragons jusqu'à la maisonnette de bois qu'élevait un soubassement de pierres blanches. Vingt housards se détachèrent aussi de leur escadron. Comme ils se trouvaient plus loin, ils n'arrivèrent pas les premiers. Nondain et ses hommes s'abritèrent au balcon de bois du chalet, tandis qu'un bras nu de femme attrapait, de l'intérieur, l'auteur pour l'abattre contre la lucarne... Un petit enfant cria sur le même ton qu'Édouard de Praxi-Blassans. Quatre détonations successives interrompirent la voix frêle. Les dragons tiraient. Les housards s'arrêtèrent. Un d'eux, les mains sur la figure, tousait en se tordant. « Oh ! dit Edme, comme il crache du sang, celui-là ! » Les yeux du trompette grossirent, ahuris, ses lèvres blanchirent et tremblèrent ! En vain, il voulut, à l'ordre de Bernard, sonner le ralliement. Il béla dans le cuivre. Presque aussitôt le capitaine Ulbach et ses Alsaciens purent, puis le lieutenant Cahujac déboula d'une pente glisseuse avec ses Gascons bavards. Gros loup arriva seul, portant la mine d'un homme à peine éveillé, curieux de tout, étonné du jour, de la clairière, des housards répandus par groupes alertes, qui cernèrent au large la maison.

Et le troupeau entier de dragons dévala du couvert, arrêta ses chevaux aux jonctions des maréchaux de logis, Tréheuc et Flahaut, qui les alignèrent. Les conscrits effarés tendirent le cou. Ils commencèrent à emmêler leurs brides, en dépit des semonces du lieutenant Corbehem. Lui leur indiquait les têtiers trop lâches, les boucles détachées, les buffleteries mal tendues, comme à la parade dans la cour du quartier. C'était une habitude copiée sur celles du major Héricourt, son exemple. Bernard compta ses deux cents hommes. « Dragons !... » Il dégaina. De tout jeunes se roidirent. Il attendit que les cimiers des casques fissent une seule ligne de cuivre. Autour de la maisonnette, les coups de feu crépitaient. Les housards en approchaient, tiraient. Dans le val, de toutes parts, les Hongrois descendaient, au trot de leurs petites bêtes pommelées. Ils se rassemblèrent au bas de la côte et partirent au pas, en ligne, la carabine haute. Les huit hommes de Nondain lâchaient coup sur coup. Il convenait de les secourir. On en vit quatre mettre pied à terre et pénétrer dans la maison. Les cris de l'enfant retentirent quand ils eurent commencé le feu par les volets entr'ouverts. Deux autres les rejoignirent, puis un. Le lieutenant restait avec un seul homme devant les chevaux qui visaient les

housards des premiers groupes. Une bête échappa, blessée, dans les bois. Les autres furent abritées derrière le mur.

Héricourt cherchait le moyen de rompre la ligne ennemie. Verts et rouges, les housards gardaient une allure orgueilleuse et s'approchaient vite, argentés sur les coutures flanqués de trompettes à tricorues qui montaient des chevaux blancs. Le major feuilletait en imagination les traités de cavalerie, revoyait les gravures et les plans ; cela ne lui apprit rien... Il regarda ses hommes coagulés en une seule force muette, roide, plastronnée de rouge, palpitante. Le vent d'automne éparpillait les crinières des chevaux et les crinières des casques... Il eut peur de son hésitation, et, soudain, se décida, pour ne point rester immobile, alors que les coups de feu, plus rares, dans la maison, indiquaient la fin des cartouches. Edme épiait ses gestes avec aggoisse. Le major se dressa, trotta devant le front, cria : « Près de la maison, je commanderai halte. Vous prendrez votre temps. Vous viserez bien et ils s'en iront... Dragons, en avant !... » Le bruit de sa voix impérieuse lui rendit l'audace.

Les hommes serrèrent les genoux, avalèrent leur salive. « Marche ! » La ligne se précipita, échevelée ; et les housards d'avant-garde se replièrent sur les flancs de la masse hongroise qui trottait derrière les trompettes. On distingua les tresses blanches retenant les pelisses en peau de loup, les tréfiles d'argent sur les culottes rouges, les dolmans verts et les ceintures rayées. Tout à coup un peloton s'arrêta ; puis un autre, vingt toises plus loin ; et, successivement, les fractions s'immobilisèrent, en apprêtant leur tir.

Parvenu contre la maison, Héricourt, aussi, commanda la halte. Il recueillit Nondain et ses hommes. L'un avait le coude disloqué par une balle. On banda la blessure. Le dragon jurait que cela se remettrait tout seul, par crainte évidente de l'amputation. Il refusait le chirurgien. Alors Corbehem montra les deux autres escadrons de leur régiment qui s'avançaient aussi dans le val pour les soutenir. Les housards ne bougèrent plus.

Les cavaleries s'observèrent, sans un coup de feu. L'une et l'autre avaient l'ordre de ne point s'engager inutilement. D'ailleurs, le terrain valait peu pour la charge.

On repartit. Le major expédiait des patrouilles dans les ravins, aux cimes des talus, par les sentes tortueuses. Il se comparait au cœur, qui, par les artères, rejette le sang vers les extrémités du corps. Centre des escadrons, il lançait ainsi la vie française à travers la forêt germanique.

Or, immédiatement, l'ordre vint de gagner à toute vitesse le nord et la route de Stuttgart. Les trompettes sonnèrent le ralliement. Les sentiers rendirent les patrouilles accourues, réunies, alignées. Les colonnes se composèrent en un bruit d'airain. Plusieurs milliers de chevaux s'ébranlèrent au grand trot, emportant les dragons et les crinières secouées de leurs casques. La Forêt-Noire retentit de cette chevauchée plus formidable que celles des légendes.

On coucha dans des villages bruyants ; le soir, les protestantes chantaient le choral de Luther pour détourner de leur pays les fléaux. On salua de loin des cités garnies de remparts, on parcourut des plaines couvertes de meules en dômes, on franchit d'autres montagnes forestières.

Un frais matin d'octobre éclaira subitement des plaines peuplées de bétail et traversées de ruisseaux ; le capitaine Ulbach désigna, dans le fond des perspectives, la tour qui dominait une ville bleuâtre flanquée de donjons : « Nordlingen. » On était en Bavière, au lieu même désigné pour la jonction des six corps d'armée. De toutes parts, les dragons débordaient le bois et dévalaient par les pentes. Dans l'essaim de l'état-major apparurent la polonaise écarlate de Murat, la peau de lion étalée sur le cheval noir. Alors les trompettes des régiments sonnèrent ensemble une même fanfare annonçant la force des Latins aux vertes prairies, aux steules blondes qui se succédaient sans fin jusque les vapeurs de l'horizon. En cette terre fructueuse, Turenne et Condé, jadis, avaient vaincu. Héricourt renouvelerait leur gloire. Il crut entendre le cri joyeux des légions gallo-romaines, lorsque des milliers de voix proclamèrent : « Vive l'empereur ! »

Paul ADAM (La Force).

JEAN-SAC-AU-DOS

Sur l'air de l'Extinction.

— « Quel est donc ton nom, joyeux drille Qui vas au « front » leste et dispos, Rose et joli comme une fille ?
— Je n'ai plus de nom de famille ;
Je n'ai qu'un nom : Jean-Sac-au-dos ! »

— « Képi bleu, pantalon garance, Au milieu des coquelicots Tu sembles une fleur immense.
— Je suis fleur du Jardin de France ! »
M'a répondu Jean-Sac-au-dos !

— « Songeant à ta mère chérie Tu dois avoir le cœur bien gros Et l'âme tout endolorie ?
— Ma mère à moi, c'est la Patrie ! »
M'a répondu Jean-Sac-au-dos !

— « Je t'ai vu la tête baissée Au milieu des joyeux propos, Songeant à quelque délaissée ?...
— La Victoire est ma fiancée, »
M'a répondu Jean-Sac-au-dos !

— « Guillaume nous nargue et nous jette Des insultes dans ses journaux, Et sa voix est pointue et nette...
— Pas autant que ma baïonnette ! »
M'a répondu Jean-Sac-au-dos !

— « Certes, mon gars, la France est celle Qu'il faut aimer sans nul repos : Je veux vivre pour la voir belle !
— Moi, je voudrais mourir pour Elle ! »
M'a répondu Jean-Sac-au-dos !

Théodore BOTREL.

Pour les familles des soldats

Indemnités pour charges de famille. — Les officiers (jusqu'au grade de commandant inclus) les employés militaires, les sous-officiers, caporaux et soldats servant au-delà de la durée légale ; les militaires de la gendarmerie ayant plus de deux enfants légalement à leur charge, ont droit pour chacun de ces enfants en sus du second, âgés de moins de seize ans et légalement à leur charge, à une indemnité de 50 fr. par trimestre dans les conditions ci-après.

L'indemnité pour charges de famille est acquise, sous réserve des dispositions ci-dessous, aux militaires en activité et en non-activité dans toutes les positions de présence ou d'absence.

Elle n'est pas due : aux officiers en réserve spéciale ; aux militaires de la réserve ou de l'armée territoriale ; aux officiers en congé de longue durée sans solde de réforme ou de gratification de réforme.

L'indemnité pour charges de famille est payée par trimestre et à terme échu aux 31 mars, 30 juin, 30 septembre et 31 décembre. Elle est acquise en totalité pour chaque mois ; elle est insaisissable.

Leur nourriture.

Le soldat allemand est absolument mécanisé. Ses chefs n'ont aucun ménagement pour sa dignité d'homme. Quant à sa nourriture, elle est moins que médiocre. Une boule de son, et de vrai son (car le *pumpernickel* ou pain de munition allemand se fabrique avec de la farine de seigle, il est noirâtre, plein de gruaux et semble renfermer de la paille hachée) ; à midi, 300 grammes de viande mélangés à des pommes de terre, et le soir — depuis six ans seulement — une soupe.

Les familles les plus indigentes sont obligées d'envoyer des vivres à leurs fils sous les drapeaux. Et c'est lors de ces envois que se manifeste une des plus vilaines tares de l'armée allemande. Malheur au pauvre diable qui ne partage pas son jambon ou ses saucisses avec le sous-officier de sa section ! Les gradés vivent abondamment avec leurs femmes et leurs enfants du tribut qu'ils prélèvent ainsi sur la faim de leurs hommes !

Inutile d'ajouter que le volontaire d'un an s'acquitte de son côté, mais lui, il paye en espèces. Il glisse simplement la pièce dans la main du gradé, pour être dispensé des corvées.

REVUE DE LA PRESSE

L'Echo de Paris. La France a eu cet honneur redoutable d'attirer sur elle, après les Belges, tout l'effort d'un ennemi puissant. C'est elle, elle seule qu'il a visée d'abord, comme si de son destin dépendait celui de l'Europe. Elle a vu s'abattre sur son sol la plus terrible tempête qui jamais se soit déchaînée sur une nation, comme si de sa vie dépendait le triomphe ou l'écrasement de la barbarie.

Et voilà ce que nos petits soldats de vingt ans ont eu la terrible mission de soutenir, pour donner au reste du monde le temps d'arriver à la rescousse contre le colosse germanique. Est-ce qu'ils ont faibli ? Est-ce qu'ils ont reculé devant l'énormité de la tâche ? Non, ils l'ont acceptée bravement, jetant au-devant du flot leurs jeunes courages, offrant joyeusement leurs vies pour le salut commun, et ne cédant le terrain que pied à pied, sans jamais fuir, prêts à le reprendre le lendemain. Il y a eu dans l'histoire des retraites illustres à l'égal des victoires. Celle qui depuis Charleroi contient la marche de l'invasisseur, quand le détail en sera connu, comptera dans ces exemples fameux.

Excelsior. Les barbares se sont rués sur la France, dont ils croyaient, dans leur orgueil, pouvoir faire une rapide curée. Ils commencent à s'apercevoir qu'ils ont affaibli à forte partie. Ils doivent déjà regretter leur folle entreprise, et pourraient bien faire demain la cruelle expérience que le chemin du retour n'est pas toujours celui du triomphe.

L'Autorité. On s'explique que le monstre ait peur et cherche momentanément à imputer l'horrible et providentiel châtement qui l'attend aux agissements qui, par sa maladresse, ont desservi ses desseins. C'est le commencement de la fin.

Le Temps. Si l'Allemagne essayait d'expiquer son entreprise par raison démonstrative, elle serait obligée de rabâcher à satiété l'odieux sophisme d'après lequel la force prime le droit. Cette formule arrogante et foncièrement déraisonnable, dont Bismarck faisait dans ses propos de table un abus colossal, se trouve en somme au fond des idéologies professées dans les Universités d'outre-Rhin par des maîtres qui ont sans cesse le même leitmotiv aux lèvres, ce refrain d'une monotonie sauvage qui consiste implacablement dans le triomphe de la force aveugle et sourde sur le droit désarmé.

Le Journal des Débats. Chassée de la Galicie et de la Bukovine, menacée en Bosnie et Herzégovine, attaquée sur les côtes d'Istrie et de Dalmatie, épuisée financièrement, l'Autriche-Hongrie ne pourra plus longtemps sauver sa face devant sa slave frémissante. Elle a bien emprisonné ou renfermé dans des camps de concentration des sujets suspects de sympathies russophiles. Elle en a même fusillé un bon nombre. Mais ces procédés de contrainte ou de répression ne sont efficaces que si la victoire vient rapidement ; dans le cas contraire, ils servent seulement à exaspérer les populations opprimées, avides de représailles.

L'Humanité. Il n'est pas vrai que l'Allemagne ait engagé la guerre uniquement contre le tsarisme. En réalité, le premier commandement militaire auquel tout Allemand doit obéir, c'est l'écrasement de la France. Rien peut-être mieux que cette première injure n'est capable de faire entendre au Français qui par impossible ne l'aurait pas encore compris la nécessité impérieuse de résister, de combattre inlassablement jusqu'au bout.

L'Evening News. Que les timides parmi nous ne soient pas effrayés parce que la vague allemande continue d'avancer ou même parce que le gouvernement français a quitté Paris. Aujourd'hui, l'armée des alliés, malgré son recul, conserve un entrain indomptable. Dans les circonstances actuelles, toute avance des Allemands affaiblit leur position. L'ennemi impitoyable des hordes du kaiser est de notre côté.

La Westminster Gazette. Le peuple français se trouve actuellement en face de deux obligations impérieuses, celle de conserver un gouvernement ferme et sans compromission, et celle de maintenir l'unité de l'armée. Le gouvernement ne peut donc être ni fractionné ni enfermé dans une forteresse.

Le Gérant : DANIEL GOUNOUILHOU.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU